# Nécrologie : Napoléon Vernier

Autor(en): **Kohler, Xavier**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **35 (1884)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# NÉCROLOGIE

## NAPOLÉON VERNIER

Le 24 septembre 1884, la Société jurassienne d'émulation tenait sa 34e séance annuelle, à Saignelégier. Au banquet un sociétaire se leva et lut une pièce de vers qui nous était adressée de Porrentruy : c'était un de nos plus anciens amis — bien des années notre collègue — qui nous exprimait ses *adieux*. On applaudit au poète toujours enthousiaste, malgré les ans ; on rit même de sa singulière idée de parler d'*adieux*, lui si robuste, si vaillant encore : mais cinq mois plus tard son destin était accompli, le vieux barde nous avait bien réellement fait ses adieux. Nous devons à cet ancien collègue un souvenir, aussi reproduisons-nous sa biographie, en y ajoutant quelques circonstances qui nous intéressent plus particulièrement.

Le 5 février 1885, est mort à Porrentruy, après une légère indisposition et dans toute la plénitude de ses facultés, *Napoléon Vernier*, le *jardinier-poète*, désignation honorable qui lui fut donnée en Pologne, il y a un demi siècle. Bien qu'Alsacien d'origine, un séjour de quarante ans à Porrentruy, dont il fut reçu bourgeois en 1857, lui assigne une place parmi les hommes marquants de notre pays.

Né le 23 février 1807, à Belfort, Jean-Napoléon Vernier appartenait à une famille honnête, dont le travail était l'unique ressource. Son père était pâtissier ; dès le bas âge l'enfant connut la gêne et le combat pour l'existence. Ce fut le cas surtout pendant les terribles années de 1814, 1815 et 1816, où la guerre et la famine éprouvèrent coup sur coup la place bloquée deux fois par les Autrichiens. Napoléon fréquenta peu les écoles primaires, le temps n'était guère à l'étude alors ; il se

forma lui-même en lisant beaucoup et eut de très bonne heure le goût de la poésie.

La famille était nombreuse, il fallait gagner sa vie au plus tôt. Napoléon Vernier fut mis jeune encore chez un pépiniériste pour apprendre l'état de jardinier. Moins d'un an après, il partait pour Carlsruhe, où il eut la chance d'entrer au jardin botanique que dirigeait Hartweg, en qui il trouva un second père. Notre compatriote n'emporta que de bons souvenirs de son séjour dans la capitale du grand duché de Baden. Tout en poursuivant ses études littéraires, il se livra avec ardeur à la botanique, se fit un magnifique herbier, et mit en honneur à la cour les bouquets de *gypsophiles,* fleurs non appréciées avant lui.

De Carlsruhe, Napoléon se rendit à Munich, où il étudia la théorie des jardins paysages, puis à Vienne, où il trouva à se placer au jardin impérial de Schoenbrunn, et ensuite dans un jardin appartenant au domaine privé de l'Empereur. Il se lia d'amitié avec deux confrères, Wellé et Pauli, épris comme lui de littérature et consacrant leurs heures disponibles à la lecture des poêtes et des prosateurs. Heureuse existence qui dut bienlôt cesser, hélas ! car un salaire journalier de 1 fr. 20 cent. ne permettait plus au jeune homme, malgré toutes ses économies, de pourvoir à son entretien. Il prit un parti extrême, quitta la bêche, s'équipa de son mieux et s'annonça comme maître de français. Au bout de peu de temps il réussit, eut plus de leçons qu'il ne pouvait en donner, et compta parmi ses élèves les fils des librairies Girold, qui le recevaient chez eux comme l'enfant de la maison. A côté de ses leçons, Napoléon Vernier suivait les cours de physique, de chimie, de botanique à l'Ecole polytechnique et à l'Université, où il passa ses examens et obtint ses diplomes. Ainsi plusieurs années s'écoulèrent, à Vienne, les plus belles de sa vie.

Sl cette position était heureuse, elle avait le tort d'être

précaire. Son frère aîné, établi depuis longtemps en Pologne, lui offrit une place de jardinier chez un sèigneur.

Il accepta, quittant Vienne à regret. Son début en Pologne ne fut pas heureux ; mais sa position changea chez la princesse Sanguszka. Jardinier en titre, il devint, quand il fut connu, intendant de fait, sinon de nom, de la noble dame : elle le prit en affection, applaudit à son talent poétique, que mit en relief le baron de Thiess, consul de France à Varsovie. A sa mort, survenue quatre années plus tard, la princesse lui légua une somme d'argent suffisante pour regagner son pays et y vivre dans une modeste aisance.

Napoléon Vernier, si longtemps sous la dépendance d'autrui, sentit d'autant mieux le prix de la liberté.

« La moitié du bonheur dépend du milieu dans lequel nous nous trouvons placés, » a dit Napoléon Vernier, dans la préface de ses *Poésies* (1865), où nous puisons ces renseignements biographiques. En conséquence, et s'appliquant cette maxime, le *jardinier-poëte* fixa son séjour non loin de la frontière française, à Porrentruy, qui répondait à ses désirs. Il ne se repentit pas de son choix. Une fois installé, « il mena la vie la plus agréable entre les livres, les fleurs et les joies de la famille. La poésie, la botanique, la lecture et les promenades se partageaient ses loisirs. » Telle fut sa vie depuis que nous l'avons connu, (1843) jusqu'à sa mort.

La place de directeur du jardin botanique était vacante en 1845, croyons-nous, on la lui offrit et il remplit ces fonctions pendant plus de vingt ans. Ce n'était pas une sinécure, car, outre son travail journalier, il devait payer un aide ; il ne recula devant aucune peine, aucun voyage pour que le jardin confié à ses soins fût en bon état sous tous les rapports. Trois ans avant sa nomination, il avait sans indemnité fait la majeure partie du travail, entrepris des courses botaniques à la recherche des espèces rares. Dès lors que ne fit-il pas ? il se dévoua à la lettre, et

« rendit au collège un magnifique jardin, qui tombait en ruine quand il s'en chargea. » Le *jardinier-poëte* était en outre un botaniste distingué ; qui collabora aux Flores de Thurmann, de Godet, de Contejean et jouissait d'un renom mérité.

Napoléon Vernier, littérateur et poète, se livrait aussi avec passion aux travaux intellectuels. Il fit partie en 1845 et 1846, de la *Société d'études* fondée à Porrentruy, sous la présidence de M. Al. Daguet, qui réunissait quelques intimes et où la science coudoyait l'amitié. Les séances étaient sans façon : on lisait un travail, une poésie, on déclamait, on discutait des questions littéraires et historiques. Il y avait parfois des vacances, c'est lorsque la politique absorbait tous les moments, car elle ne fut jamais admise au cénacle. Cependant le cercle s'élargit ; quatre au début, maintenant on passait la douzaine ; et quand X. Stockmar et Jules Thurmann, fondèrent en février 1847, la *Société jurassienne d'émulation*, le noyau en était tout trouvé : MM. J. Thurmann, Daguet, D. Kohler, X. Kohler, Durand, Dupasquier, Feusier, Paroz, passaient du même coup à l'*Emulation* avec N. Vernier. On sait ce qu'il advint de cette œuvre jurassienne : elle a prospéré et vit encore actuellement. Toutefois, à mesure que la société s'étendait, N. Vernier se prodiguait moins : il détestait la *foule,* il aimait mieux les causeries au foyer domestique et répugnait à tout ce qui sentait l'*officiel* ; aussi, au bout de quelques années il rentra sous sa tente, sauf à en sortir quelquefois, quand il était en verve, pour offrir un bouquet de fleurs à la société, comme il l'a fait encore en septembre 1884.

Nous l'avons dit, N. Vernier aimait passionnément la poésie, elle avait toutes ses heures disponibles ; et, plus tard, quand il eut quitté la direction du Jardin botanique, ce fut pour s'y livrer presque entièrement. C'était le temps des longues promenades, des profondes rêveries, du far-niente fécond, car, assis dans le bois ou sur le bord

de cette *Bonne fontaine* qu'il affectionnait, le crayon à la main, il fixait ses pensées vagabondes. Nap. Vernier, cédant aux instances de ses amis, se décida à livrer parfois ses productions au public. Plusieurs recueils publièrent ses poésies, l'*Emulation* de Fribourg, la *Revue suisse*, etc. Il noua des relations avec les écrivains nationaux. En 1865, Napoléon Vernier se décida à publier un volume de cet ouvrage divisé en trois parties : des *fables*, des *pensées et maximes*, et des *poésies diverses*. Disons toutefois que l'on ne se ferait pas une idée juste du talent de l'auteur par ce volume. Les plus belles pièces que notre compatriote ait composées sont encore inédites ; espérons que plus tard elles verront le jour.

Ce n'est pas ici le lieu d'asseoir un jugement définitif sur l'œuvre du poète. L'absence d'études classiques et de goût se fait souvent sentir, mais il possède du sentiment, de la verve et est doué d'une facilité étonnante. Le *poète*, comme le *jardinier*, était tout à tous, d'une complaisance sans borne, se faisant une joie de rendre service, ayant un vers sympathique, une parole affectueuse pour chacun ; son amitié était sûre et profonde. La veille de sa mort il partageait la douleur d'un père cruellement éprouvé par la perte de sa fille. De pareils traits honorent sa mémoire.

Nous avons cru rendre ce dernier hommage à la mémoire de l'un de nos plus actifs et de nos plus aimés collaborateurs. Encore un ami des Thurmann, des Stockmar, des Quiquerez, descendu dans la tombe, mais dont le nom vivra dans l'histoire des sciences et des lettres de notre pays.

X. Kohler.

---